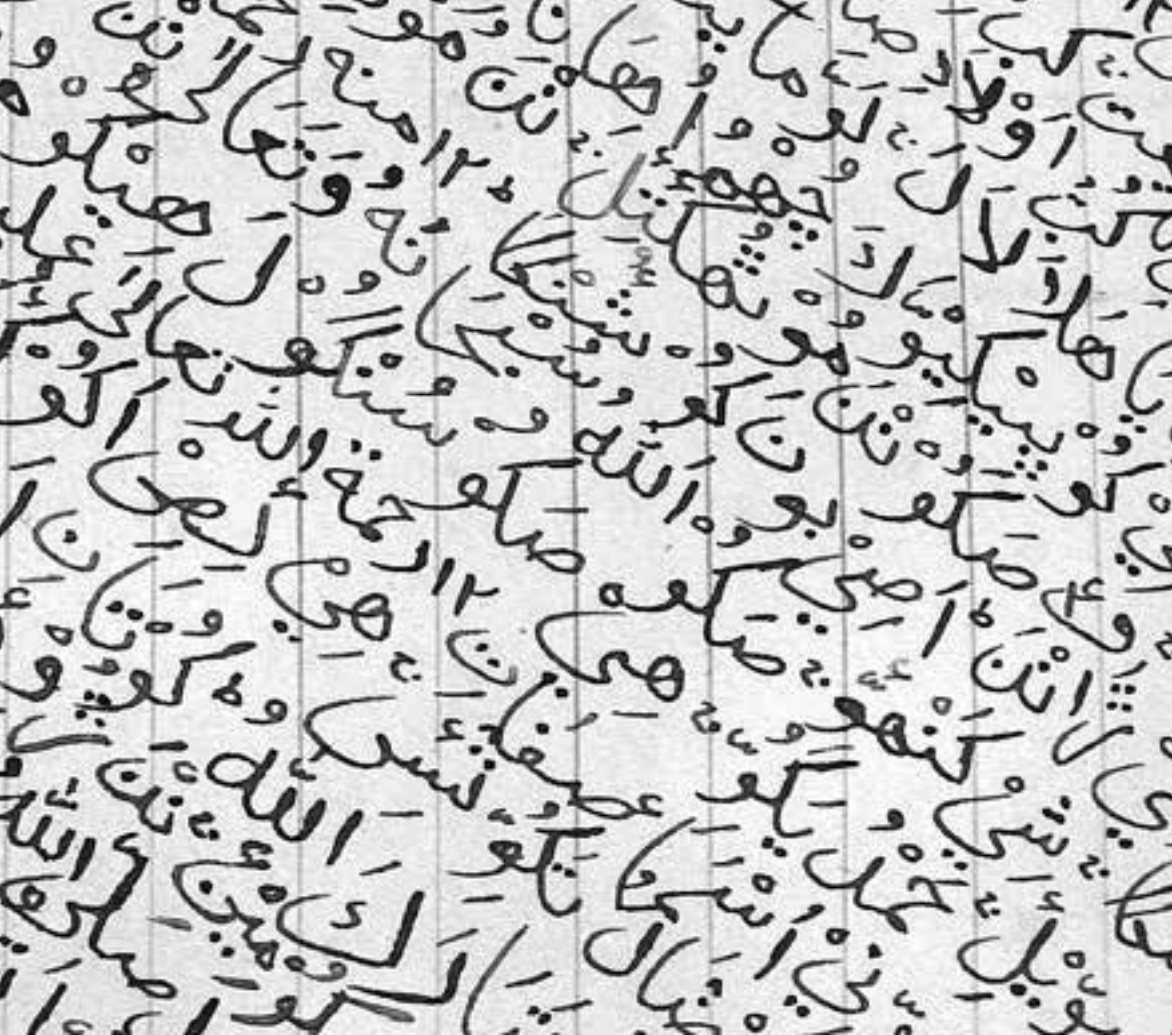


**Notas de Leitura**





# Gloires et Misères. Impériales? Nationales?

René Pélissier

P. 223-234

## Généralités et regroupements de plusieurs pays

Ce qui nous frappe depuis quelques années, c'est l'amélioration constante de la qualité des nouveaux historiens portugais de la période contemporaine qui, non seulement ont affronté, bouleversé et même renversé les vieux mythes nationaux, ultra-colonialistes et passésistes de naguère mais ont, en plus, acquis une telle assurance dans leurs nouvelles conquêtes intellectuelles qu'ils réussissent pour certains à s'imposer à «l'exportation». Nous voulons dire par là qu'il y a une bande de jeunes – et moins jeunes – loups en toge qui, ayant fait une partie de leurs études supérieures à l'étranger, réussissent désormais à obtenir des postes d'enseignants dans les meilleures universités anglo-américaines, plusieurs étant aussi prestigieuses que vénérables. Et ils y parviennent tout en conservant leur spécialisation centrée sur le Portugal ou plutôt son histoire impériale que les plus hardis conduisent jusqu'à son dénouement post-colonial. Quelques-uns, bien introduits ou plus militants, n'hésitent pas, même, à franchir le pas et à publier directement en anglais et à chasser sur les terres du comparatisme et, ce faisant, à introduire la nouvelle historiographie portugaise dans des ouvrages et des domaines qui, il y a 40-50 ans, ignoraient sans remords – faute de passeurs qualifiés – tout ce qui se rapportait au 3<sup>e</sup> Império de Lisbonne. Voir deux citoyens portugais organiser de leur propre chef et lancer sur le marché international un livre intitulé **The Ends of European Colonial Empires. Cases and Comparisons**<sup>1</sup>, lequel a enrôlé également sous sa bannière des spécialistes étrangers des décolonisations belge, française, britannique et néerlandaise, revient à modifier totalement le rôle autrefois subalterne, généralement réservé à l'historiographie lusophone dans les milieux universitaires, hors du Portugal. Dans le fond, en perdant leurs excroissances extra-européennes, ces historiens de la nouvelle génération ont acquis leur «place au soleil» comme disait le dernier empereur d'Allemagne. Maigre consolation prétendront probablement les *ex-retornados* et les tenants de l'histoire glorieuse, telle qu'on l'enseignait dans les écoles portugaises d'avant 1974. Certes! Certes!

Mais nous ne sommes pas venu dans cette chronique pour polémiquer avec qui que ce soit, mais pour constater une réalité. Donc, ce livre est un recueil de contributions parfois trop rapides, parfois brillantes où la marque de l'Université anglophone est non seulement visible mais bien surtout prépondérante (8 auteurs sur 12). Pour le lecteur moyen, les chapitres les plus directement tournés vers le Portugal sont ceux sous-titrés: 1.<sup>o</sup> ) «A modernizing Empire? Politics, culture and economy in Portuguese late colonialism»; 2.<sup>o</sup> ) «Myths of decolonization: Britain, France and Portugal compared»; 3.<sup>o</sup> ) «The international dimensions of Portuguese colonial crisis». Cela représente en tout environ 80 p. Mais pour le lecteur déjà

<sup>1</sup> Jerónimo, Miguel Bandeira & Pinto, António Costa (coord.) (2015), **The Ends of European Colonial Empires. Cases and Comparisons**, Basingstoke (Angleterre), Palgrave Macmillan, pp. XII-288, index.

spécialisé, ce sont les chapitres consacrés aux décolonisations de la Grande-Bretagne, de la France, de la Belgique et des Pays-Bas qui vont lui apporter des éléments de comparaison. L'absence de l'Espagne est inexplicable, mais pour désafricaniser le focus, les quelques pages sur le crépuscule oriental des anciens ennemis bataves du premier Império sont les bienvenues.

A l'autre extrémité du spectre politique, on doit signaler une belle réalisation journalistique du Sud-Africain Al J. Venter qui, peut-être, fera grincer des dents les auteurs portugais inclus dans le livre précédent et applaudir les nostalgiques de l'Armée de l'Estado Novo. **Portugal e as guerrilhas de África**<sup>2</sup> est la traduction intégrale de l'original anglais dont nous avons déjà dit ce que nous en pensions sur le fond (cf. René Pélissier, *Portugal-Afrique-Pacifique*, 2015, Editions Pélissier, 78630 Orgeval, pp. 472-473). Traduire un tel livre de macro-reportages engagés, superbement illustré, malgré les dépenses éditoriales que cela implique, ne s'entend que si l'éditeur portugais a procédé à une étude du marché très sérieuse et en a conclu que l'enjeu en vaut la peine. Venter, l'homme-orchestre du reportage de guerre en Afrique noire, a un style qui est facilement lisible et il a le don de fasciner l'amateur d'exotisme absolu. Et quoi de plus exotique pour un auteur et un lecteur anglophones que la guerre «pittoresque» des Portugais en Guinée-Bissau, en Angola et au Mozambique de 1961 à 1974? En plus, c'est un excellent photographe. Nous pensons donc qu'en portugais il aura un public beaucoup plus large que celui de l'édition anglaise. Et comme il tend à démontrer que l'Armée portugaise se battait mieux que les guérilleros – ce qui était absolument vrai en Angola –, le lire sous la plume optimiste d'un étranger reconfortera un pan non négligeable du lectorat.

## Cap-Vert & Guiné

On commencera par une résurrection archivistique aussi rare qu'étrange: la découverte en 1986 *in extremis* – le manuscrit allait être jeté aux ordures dans la rue avec quelques centaines de livres et de dossiers, à l'occasion de l'«épuration» par le nouveau Centro de Documentação e Informação du Cap-Vert, de l'ancienne Biblioteca Pública da Praia, qui par tel ou tel remaniement bureaucratique inexplicable avait recueilli des dossiers de l'ex-Secrétariat général du gouvernement (lequel?) – d'un rapport de 1842 sur les comptoirs portugais de Guinée. Il était signé par un certain Alois de Rolla Dziezaski qui se trouvait être Polonais, bien que devenu gouverneur intérimaire de Bissau. Le sauveur était un mordu de «vieux papiers», un technicien des archives qui, à la fin de sa carrière, se retrouva être Directeur général de la Radio-télévision du Cap-Vert et Président de l'Institut des Archives historiques du Cap-Vert. On savait les révolutions et les changements de régimes meurtriers quand ils placent des incompetents dans des services culturels, mais nous pensions que le Cap-Vert avait assez de fonctionnaires cultivés pour s'épargner les autodafés de son passé. Honneur, donc à José Maria Vieira de Brito Almeida qui dans son livre<sup>3</sup> s'est piqué au jeu et a voulu être le sauveur de ce personnage oublié, en nous fournissant le texte *in extenso* de toutes les pièces administratives qui le concernent dans deux archives de Lisbonne et la sienne à Praia (rien en Pologne). Il jalonne donc l'itinéraire administratif de cet officier réfugié en France (1830), après l'échec de la révolte contre les Russes. Il sera recruté dans une Légion polonaise destinée à combattre dans les troupes de la reine Maria

<sup>2</sup> Venter, Al J. (2015), *Portugal e as guerrilhas de África. As guerras portuguesas em Angola, Moçambique e Guiné Portuguesa 1961-1974*, Lisboa, Clube do Autor, p. 542 + p. 48 de planches couleur; nombreuses photos noir et blanc.

<sup>3</sup> Almeida, José Maria Vieira de Brito (2015), *Alois de Rolla Dziezaski, um polaco nos destinos de Cabo Verde: Subsídios para uma biografia e «Memória de Bissau e suas dependências»*, Praia, Instituto do Arquivo Histórico Nacional, p. 223, photos noir et blanc, sépia et couleur.

II. En 1838, il se porte volontaire pour le Cap-Vert et il est chargé de mater la mutinerie des détachements cap-verdiens à Bissau, avec seulement 40 hommes. Avec lui, on sonde le peu d'emprise du Portugal, relayé par le Cap-Vert, dans les misérables comptoirs «tenus» par des simulacres de garnisons non payées en espèces, affamées et littéralement naufragées dans un environnement hostile et mortifère. Les autorités paient tribut au roi des Papels d'Antim qui, à tout moment, peut étrangler Bissau. Le commandant Dziezaski doit donc user de promesses et de beaucoup de diplomatie pour que rentrent dans le rang les mutins qui ont déjà tué quelques-uns de leurs officiers. Les autres – dont l'emblématique Honório Pereira Barreto (élevé au Panthéon du lusotropicalisme parce que noir et gouverneur bien que négrier) – se sont réfugiés au Cap-Vert.

La lecture de la transcription de la *Memória* du Polonais qui n'occupe que les pages 188-207 montre l'état calamiteux des «5 siècles de colonisation». Le peu de vie économique est aux mains du Cap-Verdien Nosolini qui a évacué Bissau pour se replier sur l'île de Bolama; les autres îles Bissagos, tout comme l'île de Bissau (hors le fort et le millier d'habitants du bourg), sont impénétrées. Les environs de Cacheu sont dans la même situation. Ce qui frappe, c'est l'ignorance des autorités à l'égard de l'intérieur. Les Peuls sont à peine mentionnés, le si «fameux» (et tant vanté depuis l'indépendance) royaume de Gabu n'existe pas dans ces pages. A cet égard, puisque l'A. a attrapé le virus de la découverte, il devrait rechercher dans ses archives quand elles ont été informées – si elles l'ont été un jour – de la date de la mystérieuse et controversée Bataille de Kansala, à quelques dizaines de km de Farim: le crépuscule des Dieux du pouvoir prêté aux Mandingues, dont la capitale tombe sous les coups des Peuls/Fulas. S'il trouve la ou les dates exactes, ils lui donneront probablement une rue à Bissau. Ce sera sa meilleure occupation pour meubler sa studieuse retraite.

L'objectif de **Paz e Guerra**<sup>4</sup> est classique. Il s'agit de rassembler à l'intention des anciens combattants, membres d'une compagnie d'infanterie (CCac 2465), un maximum de documents, photographies, dépositions, témoignages, poésies (!) susceptibles de leur rappeler leur service militaire dans une zone qui semble (la seule carte fournie est trop réduite pour être lisible) être située dans le *chão mandjak* entre 1969 et 1970, avec peut-être un secteur brame-mancaha et des infiltrations du PAIGC venant du *chão balanta*. L'A. était à l'époque le capitaine de la compagnie, laquelle n'a pas eu de morts à déplorer, ce qui peut s'expliquer par divers facteurs. Il insiste surtout sur le travail psychosocial impulsé par le général Spínola au profit des populations locales, ici les villageois de Bissum. Au vu des photos, il faut admettre que l'aide fournie (puits, école, construction de cases regroupées plus hygiéniques, soins à la population, etc.) était considérable pour inciter les habitants à ne pas basculer complètement du côté du PAIGC. Le problème de cette assistance est qu'elle arrivait trop tard, si on reprend le vieux cliché des «5 siècles de colonisation», cliché-mensonge à Bissum baignant dans l'ignorance de l'Histoire. On notera que le tirage du livre est de 100 exemplaires, ce qui veut dire que le nombre potentiel des anciens combattants lecteurs se raréfie inexorablement avec le passage des années. Et qui, en dehors d'eux et de leur famille, va s'astreindre à se plonger dans ce texte?

## Angola

Entrons dans un thème qui ne va pas beaucoup plaire aux admirateurs inconditionnels des récits roboratifs: le travail forcé en Angola, ingrédient indispensable à l'enrichissement de

4 Carvalho, António Melo de (2015), **Paz e Guerra. Memórias da Guiné**, sans lieu d'édition, autoédition, p. 321, photos noir et blanc et couleur.

certains grands capitalistes ayant investi dans la production du sucre de canne en Angola. Le titre dit tout de cette thèse américaine d'histoire: **Angola's Colossal Lie: Forced Labor on a Sugar Plantation, 1913-1977**<sup>5</sup>. L'auteur examine la politique portugaise en matière de travail et de rentabilisation maximale des indigènes mis au service d'une entreprise «modèle» que, jadis, on montrait aux visiteurs étrangers. En passant, il étudie le rôle de l'alcool dans la subjugation des Ovimbundus, mais il restera pour avoir démontré la collusion entre la Sociedade Agrícola do Cassequel et l'Estado Novo, dont la législation initiale vise à assurer au grand colonat une main-d'œuvre constante et involontaire à un coût défiant toute concurrence, c'est-à-dire comment développer l'économie coloniale tout en offrant une vitrine sociale paternaliste acceptable aux yeux des observateurs superficiels. Jeremy Robert Ball a travaillé dans les archives accessibles et surtout fondé sa recherche sur des dizaines de témoignages oraux d'anciens ouvriers africains de la Cassequel. C'est souvent accablant, parfois plus équilibré. Il aurait pu s'arrêter là et conclure en la malignité du seul système capitaliste, mais il a habilement poussé son enquête après 1974. Au-delà de cette date, il aborde franchement l'effondrement des activités du complexe agro-industriel avec sa nationalisation par le MPLA qui, faute de cadres, se tourna vers une gestion cubaine désastreuse. Elle se traduira par un pillage radical du matériel ultra-moderne installé par les Portugais, son exportation vers Cuba et le démantèlement puis l'abandon de la production. La guerre civile s'abat ensuite sur la région et les anciens travailleurs devenus chômeurs en arrivent à regretter les derniers temps de la colonisation (1962-1974), qui était devenue plus humaine avec l'abolition du travail forcé (le *contrato*). L'A. voit en eux des victimes collatérales de la guerre froide.

Et puisque l'on est entré dans la guerre, voyons-en les conséquences directes avec **O adeus a Angola**<sup>6</sup> qui est la version fictionnelle d'un bon livre antérieur de l'A. (*Costa dos Esqueletos*). C'était le récit de l'exode de certains des colons de Moçâmedes et de Porto Alexandre par voie de terre en franchissant l'embouchure du Cunene sur un radeau pour s'enfoncer dans l'ignorance incroyable des Portugais locaux de ce qu'est la partie la plus inhospitalière de la Namibie nord-occidentale. Ils seront sauvés de justesse par la SADF (Armée sud-africaine). Le lecteur éventuellement intéressé pourra comparer ce roman amer avec le témoignage initial – s'il en trouve encore un exemplaire.

Arrivés dans la SADF, on peut aller visiter l'une de ses curiosités: **As the Crow Flies**<sup>7</sup>. C'est un livre mixte: 1°) les souvenirs lointains et embrumés d'un officier sud-africain qui fut le premier commandant des Bushmen d'Angola (*ex-Flechas*), tout juste récupérés par les forces de Pretoria, basées en Namibie; 2°) cinq morceaux d'Al. J. Venter servant d'introduction et d'explications au texte manuscrit du colonel Delville Linford. L'intérêt du texte est donc double. On peut y voir le rôle joué par le bataillon des Bushmen dans l'invasion de l'Angola de 1975 (Opération Savannah) surtout au Centre (au Benguela et au Cuanza Sul), notamment face aux Cubains, à l'arrière de Novo Redondo. Sur un plan plus anecdotique, l'ethnologue trouvera peut-être matière à réflexion dans la rencontre entre une microsociété de chasseurs-collecteurs déjà partiellement embrigadée par la PIDE/DGS, et un univers militaire relativement formaté et rigide, lors d'opérations de guerre où il s'agit de tirer le maximum des dons naturels des Bushmen.

Entre autres tâches, le Bataillon des Bushmen était chargé de détecter et d'éliminer les groupes de guérilleros de la SWAPO, de part et d'autre de la frontière méridionale de

5 Ball, Jeremy Robert (2015), *Angola's Colossal Lie: Forced Labor on a Sugar Plantation, 1913-1977*, Leiden/Boston, Brill, p. XVI-199, photos noir et blanc, index.

6 Amorim, Rogério (2015), *O adeus a Angola. Diário da fuga pela Costa dos Esqueletos*, Vila do Conde (Portugal), Verso da História, p. 252, photos noir et blanc et couleur sur les rabats de la couverture.

7 Linford, Delville & Venter, Al J. (2015), *As the Crow Flies. My Bushman Experience with 31 Battalion*, Pretoria, Protea Book House, p. 287 + p. 24 de planches noir et blanc et couleur.

l'Angola, ce qui nous mène tout naturellement à une étude sociologique et ethnologique de ses camps de réfugiés, telle qu'on la trouve exposée dans **National Liberation in Postcolonial Southern Africa**<sup>8</sup>. Deux chapitres sont consacrés au camp de Cassinga dont l'attaque et la destruction (4 mai 1978) par les parachutistes de la SADF ont fait couler beaucoup d'encre depuis. L'A. montre que cet événement majeur fut déterminant dans l'irruption de la paranoïa au sein de l'appareil de la SWAPO qui, à la recherche d'espions internes, en arriva à douter de ses membres les plus intellectuels et des non-Ovambos dans ses rangs. Sa police politique instaura alors une culture du soupçon généralisé et la création d'un univers concentrationnaire proprement stalinien où de 1980 à 1989 une dizaine de camps de détention installés sur le territoire angolais (surtout aux environs de Lubango) furent ouverts pour faire avouer et punir (tortures et éliminations par morts lentes ou disparitions inexplicables) les suspects (femmes incluses dans certains cas). Des années passées dans ces prisons souterraines des plus primitives (en fait, creusées dans la terre, des fosses profondes de 4 m, recouvertes de tôles ondulées) où les détenu(e)s étaient soumis(es) à un régime alimentaire et sanitaire si déplorable, qu'elles n'épargnaient que les plus résistant(e)s! Tout cela au vu et au su des autorités du MPLA qui fermaient les yeux pour conserver l'appui militaire de ses meilleurs combattants parmi ses alliés africains. Christian Williams qui a enquêté sur place et chez les survivants ne laisse aucun doute sur la matérialité des faits et des exactions commises par les dirigeants de la SWAPO pendant la guerre contre la SADF. Un livre de plus qui déconstruit la légende de la lutte du Bien contre le Mal. Ses exécutants ont rarement les mains propres, de part et d'autre, sauf dans la propagande des comités de soutien et des services de l'information officielle.

Le sous-titre de la thèse de Didier Péclard<sup>9</sup> peut prêter à une certaine confusion. Certes, elle parle de l'UNITA, mais ce qui intéresse l'A., c'est avant tout les influences des missionnaires protestants (venus des États-Unis et du Canada) dans la naissance du nationalisme des Ovimbundus et, avant cela, par percolation lente, dans la formation d'une élite protestante qui allait fournir les cadres de l'UNITA, à commencer par Savimbi et son entourage immédiat. C'est indéniable. Tout aussi indéniable est l'importance qu'il accorde dans ce livre à l'existence et à l'évolution des missions protestantes sur le Planalto. Les seuls spécialistes angolans qu'a produits la Suisse depuis 1961 sont liés, d'une manière ou d'une autre, à des missions non catholiques. Et cela vaut également pour le Mozambique. Familial ou confessionnel, le tropisme est présent dans leurs travaux d'érudition. Nous apportons ces précisions à l'intention des lecteurs qui vont absorber cette très minutieuse étude de ce qui constitue l'essentiel de l'ouvrage. Ce qui oriente prioritairement l'A., c'est donc les tentatives initiales des missionnaires de la période coloniale de créer – à partir de leur grand centre de Dondi (entre Huambo et Kuito) – une société modèle et chrétienne dans les villages du Plateau central. Mais leurs jeunes éduqués abandonnent la ruralité pour les lumières des deux villes. A partir d'une étude pionnière des archives missionnaires nord-américaines il apporte une masse d'éléments concrets que l'on soupçonnait intuitivement, mais sans en avoir la preuve. Il nous la fournit sur un plateau.

Pour d'autres chapitres, il se contente de gloses de textes antérieurs plus ou moins approuvés ou contestés par lui. Il est possible que les enseignements décapants de Bayart et de Messiant l'aient influencé. Ce qui est clair, c'est qu'il ne se prive pas de critiquer, parfois, ces missionnaires, méfiants à l'égard des aptitudes financières de certains catéchistes et pasteurs africains qu'ils ont formés et qu'ils sentent échapper à leur tutelle. Comme les

8 Williams, Christian (2015), **National Liberation in Postcolonial Southern Africa. A Historical Ethnography of SWAPO's Exile Camps**, Cambridge, Cambridge University Press, pp. XVIII-259, photos noir et blanc, index.

9 Péclard, Didier (2015), **Les incertitudes de la nation en Angola. Aux racines sociales de l'UNITA**, Paris, Editions Karthala, p. 369.

missionnaires que nous étions allé voir à Dondi en 1966 – décision qui sentait fortement le soufre à l'époque pour l'Administration coloniale (René Pélissier, *Explorar*, 1979, Editions Pélissier, 78630 Orgeval, pp. 182-183) – l'A. a tendance à vouloir donner des leçons à ses prédécesseurs. Il reste qu'il est capital pour savoir ce qui se passait en 1961 sur le Planalto. Il est le premier à révéler nombre d'organisations clandestines plus ou moins mort-nées, donc ayant échappé au radar de John Marcum. Il suit aussi l'évolution de l'Eglise catholique locale qui, selon lui, n'a pas été toujours du côté du pouvoir colonial (surtout à partir de 1940). Il manie aussi un scalpel méthodique pour disséquer les rêves et les souvenirs de quelques anciens colons du Plateau.

C'est un livre important pour l'histoire et la sociologie de ces kystes «hérétiques» dans une colonie catholique, mais les liens directs entre la mission protestante et la naissance de l'UNITA ne sont pas exposés de façon formelle. C'est peut-être ce qui fera l'objet d'une étude ultérieure qu'il est le mieux placé actuellement pour conduire. Les «incertitudes de la nation» persistent donc, inévitablement, et s'il a bien labouré le terreau social préparé par ces évangélistes venus d'une autre culture, trop sûre d'elle-même, il doit nous apprendre la manière dont les racelles qu'il a mises à nu se sont transformées en racines concrètes et solides aptes à nourrir cette terrible organisation et machine de guerre constituée par Savimbi au temps de sa splendeur.

Maintenant voyons l'une des retombées les plus fructueuses de l'envoi autrefois par le MPLA d'étudiants angolais en Pologne dont un, au moins, est devenu le sociologue de Luanda le plus fécond. Les liens qu'il a noués avec les autorités universitaires à Varsovie ont débouché sur un livre inattendu, rédigé par deux sociologues et sinologues polonais et lui-même, publié en anglais à Cracovie, diffusé par Columbia University Press et distribué à partir de la Grande-Bretagne. Qui dit mieux en matière de mondialisation du savoir que **Events over Endeavours**<sup>10</sup>? Le résultat des enquêtes menées par les trois auteurs consiste en une étude comparative de l'image des Chinois et de la Chine en Zambie et en Angola. Les sociologues ne nous font grâce d'aucun des outils radiographiques qu'ils ont mis en œuvre pour arriver à leurs conclusions. Cette partie est réservée, semble-t-il, à leurs collègues sociologues dans le monde qui apprécieront. Ce qui nous intéresse, nous, c'est la perception de l'émigré chinois et de son pays dans les médias locaux et la population qui les côtoie en général. Elle est franchement mauvaise en Zambie et mitigée en Angola. Les journalistes nous l'avaient annoncé et les sociologues nous le confirment à grands renforts de graphiques, de tableaux et de statistiques. Les migrations massives de la R. P. de Chine en Afrique pourraient bien, en certains pays, déboucher sur des pogroms à venir car, quoi qu'ils en disent, les Africains ne sont pas à l'aise devant ces néo-colonisateurs d'un genre nouveau qu'ils ne comprennent généralement pas.

Et puisque nous avons évoqué la Zambie, remontons légèrement le cours du temps, tout en restant en Angola, avec un livre surprenant qui est une thèse de l'une des filles de l'écrivain António Lobo Antunes, lequel a bâti sa gloire littéraire – à nos yeux, justifiée – sur le traumatisme que lui a laissé son expérience de médecin involontaire de la compagnie d'artillerie 3313 en 1971, précisément à la frontière Zambie-Angola du Sud-Est, face à la guérilla du MPLA. Maria José Lobo Antunes a eu l'habileté de choisir pour thème de **Regressos quase perfeitos**<sup>11</sup> l'«anthropologie» des souvenirs de la guerre coloniale (quarante ans après les faits) entretenus dans un petit échantillon d'anciens combattants de la CART 3313. Comment? En les confrontant minutieusement aux écrits de son père,

<sup>10</sup> Jura, Jaroslaw & Kałużyńska, Kaja & Carvalho, Paulo de (2015), *Events over Endeavours in Zambia and Angola*, Kraków/Cracovie, Jagiellonian University Press, p. 185, diagrammes.

<sup>11</sup> Antunes, Maria José Lobo (2015), *Regressos quase perfeitos. Memórias da guerra em Angola*, Lisboa, Tinta-da-China, p. 423, photos noir et blanc.



de 1979 puis de 2005, et surtout à la version officielle à l'intention des autorités militaires de l'époque (la pièce d'archive «*História da Unidade BART 3835*»). S'il pouvait la lire, cette thèse ne plairait probablement pas à Al J. Venter qui fréquenta ce front en tant que reporter de guerre. L'A., comme son père, vomit la guerre coloniale et les mythologies impériales de l'Estado Novo qui conduisirent un bataillon, dont 120 paysans et ouvriers pauvres du Nord-Portugal, à passer une année, dans une savane désertifiée, ventilés entre Gago Coutinho, Sessa, Mussuma (chère à Melo Antunes), Ninda et Chiume, avant que le MPLA ne s'effondre et ne se replie au-delà de la frontière. Ce n'est pas un livre pour littérateurs ou commentateurs, par exemple, du style célinien dans *Os Cus de Judas*. En revanche, outre les sociologues, les psychologues, les psychanalystes, les apologistes du MPLA et les anciens combattants, les futurs historiens militaires non partisans auront intérêt à lire ce livre qui contient de façon inattendue un chapitre IV consacré à la révolte de la Baixa de Cassange et à la «vie de cocagne» qui mena sur place la CART 3313 en 1972. C'est un livre universitaire que la multiplication des transcriptions de souvenirs bruts de décoffrage rend accessible – en partie – à un large public.

En matière d'amour ou de désamour des autorités angolaises actuelles à l'égard de **Magnífica e miserável**<sup>12</sup>, peu d'hésitations sont permises. Encore que... C'est un tableau réaliste de la situation du pays, peu avant la chute récente des cours du pétrole, que dresse un auteur qui nous semble être devenu le meilleur analyste de l'oléocratie et de l'oligarchie qui règnent en Angola. Nous étant déjà expliqué ailleurs sur les qualités de l'édition en anglais (Ricardo Soares de Oliveira, *Magnificent and Beggar Land...*, London, Hurst, 2015), nous ne pouvons ici que recommander aux anciens guérilleros du MPLA – aux survivants tout au moins – qui attaquaient Sessa, Mussuma, Ninda, etc., en 1971, la lecture de la traduction de cette étude. Y verront-ils enfin le sens de leur lutte? A supposer qu'ils aient appris à lire le portugais entre-temps et qu'ils ne se soient pas installés définitivement en Zambie.

Mais puisque nous sommes dans les désillusions et les misères, voyons-en une représentation littéraire, historique et angolaise, bien qu'elle se prolonge aussi au Brésil sur 200 pages. **Do outro lado do mar**<sup>13</sup> est un roman d'un historien qui a bâti sa carrière sur l'abolition de la traite négrière et divers sujets connexes liés à l'esclavage et à la colonisation en Angola au XIX<sup>e</sup> siècle. Il a un talent précieux chez un homme de lettres exotiques: il sait donner à l'intrigue un contexte puisé dans les meilleures sources historiographiques. Ici, il s'agit du Portugal des années 1830 et de ce qui se passait à cette époque en Angola dans le couloir colonial allant de Luanda aux rives du Cuango. L'A. met en lumière un abolitionniste que les vicissitudes de la vie ont conduit à être médecin sur un *tumbeiro* reliant l'Angola au Brésil, mais João Pedro Marques n'est pas un naïf. La société africaine, luso-africaine et brésilienne est complice dans le trafic. Comme il l'écrit (p. 129): «*Em África não devia ser nada fácil manter as mãos limpas*». Défilent donc une procession goyesque de personnages qui feront hurler aussi bien les nationalistes des genres colonialiste qu'indépendantiste actuels: 1.<sup>o</sup>) un chef coutumier issu du Cassange qui razzie et massacre (sauf les femmes dont il utilise au maximum les fonctions reproductrices pour augmenter son cheptel d'esclaves qu'il vend à des négriers noirs, métis ou blancs); 2.<sup>o</sup>) la société interlope de Luanda composé d'anciens *degredados*, de vieilles familles de *filhos da terra* imbus de leur rang mais esclavagistes, de quelques fonctionnaires blancs malhonnêtes, d'esclaves domestiques, de prostituées, etc. L'A., avec un tel sujet glauque, ne peut être un falsificateur de l'Histoire. C'est donc un enchevêtrement de bestialités, d'intérêts sordides et de monstruosités qui tient le

<sup>12</sup> Oliveira, Ricardo Soares de (2015), **Magnífica e miserável. Angola desde a guerra civil**, Lisboa, Tinta-da-China, p. 375. photos noir et blanc.

<sup>13</sup> Marques, João Pedro (2015), **Do outro lado do mar**, Lisboa, Porto Editora, p. 364.

lecteur en haleine. A déconseiller aux amateurs de berceuses et de légendes manichéennes et à recommander au lecteur qui voudrait une entrée accessible dans un passé sans gloires.

## Mozambique

On ouvrira cette section par l'étude d'une Américaine qui ne semble pas enseigner dans une université, mais conduit depuis des décennies des recherches indépendantes sur la création du Zoulouland, sur Chaka et sur les autres royaumes et chefferies du Sud-Est africain, dont le Maputo. Polyglotte émérite, l'objet de son ouvrage le plus récent – **Kingdoms and Chiefdoms of Southeastern Africa**<sup>14</sup> – repose sur une confrontation de l'histoire orale des sociétés bantoues aux sources écrites. C'est une entreprise qu'elle attaque avec persévérance car il en faut beaucoup pour ne pas se laisser dérouter et même égarer dans ces labyrinthes qui donnent le tournis aux profanes auxquels nous appartenons. Pour le Maputo et l'implantation des comptoirs européens sur son sol elle utilise certaines sources portugaises, mais avec d'étranges lacunes pour connaître l'épisode autrichien à Lourenço Marques, notamment l'édition par Alexandre Lobato du journal en français qu'il a présenté sous le titre *Os Austríacos em Lourenço Marques*, publié par l'Arquivo Histórico de Moçambique en 2000. Lui manquent également, à ce propos, les sources en allemand et en italien. De même, elle est plutôt faible pour l'histoire du comptoir néerlandais.

Son livre est cependant important pour les Portugais que le malheur conduisit sur ces rives depuis les récits des naufragés des XVI-XVII<sup>e</sup> siècles jusqu'à leurs activités centrées à Lourenço Marques (surveillées par les Britanniques). Elle s'arrête en 1833. Quatre chapitres au moins concernent directement les Portugais, ce qui suffit à classer ce texte parmi les travaux indispensables à une étude d'histoire mozambicaine méridionale. Mais on ne peut pas dire que c'est une littérature qui se laisse absorber facilement, à mesure que l'on entre dans les généalogies princières, au-delà de la chaîne des Lebombos. C'est un enfer d'incertitudes et de complexités.

De l'extrême-sud on passera à l'extrême-nord, et le hasard des parutions nous met en présence de ce que nous n'hésitons pas à qualifier de livre majeur pour connaître l'histoire de la colonisation portugaise au Mozambique. Tous les peuples préfèrent fêter leurs victoires militaires (quand elles existent), plutôt que leurs défaites. C'est dans la nature mesquine de l'homme, mais qu'il ait fallu un siècle pour que le Portugal dispose enfin d'une étude sérieuse et profonde de ce que fut sa participation à la Première Guerre mondiale en Afrique orientale relève d'un autre phénomène que nous ne voulons et ne pouvons pas commenter en détail ici. Il nous suffira d'énoncer le titre pour expliquer un siècle de silences honteux et d'occultation, consciente ou non. **A guerra que Portugal quis esquecer**<sup>15</sup>. Et nous nous félicitons d'apprendre que c'est un journaliste de Porto qui sait écrire qui a fait le travail d'un historien patenté en employant les mêmes techniques que lui, mais en le rédigeant dans un style brillant propre à guider son lecteur fasciné et horrifié dans les décombres et les ruines d'une tragédie nationale. Nous rendons donc hommage à son auteur, Manuel Carvalho, car c'est non seulement un pionnier mais aussi un maître en son domaine.

Il est le premier en effet à être allé bien au-delà des études globales en anglais sur les quatre années de guerre (1914-1918) qui ont ravagé l'Ost-Afrika allemande et le Nord-Mozambique. A deux ou trois exceptions près et récentes, elles n'accordent qu'une attention condescendante et souvent méprisante aux tentatives et aux échecs des Portugais au nord et au sud

<sup>14</sup> Eldredge, Elizabeth A. (2015), *Kingdoms and Chiefdoms of Southeastern Africa. Oral Traditions and History, 1400-1830*, Rochester (New York), University of Rochester Press, pp. XI-438, index.

<sup>15</sup> Carvalho, Manuel (2015), *A guerra que Portugal quis esquecer*, Porto, Porto Editora, p. 269 + p. 16 de planches photographiques noir et blanc, sépia et couleur.

du Rovuma. Même nous (René Pélissier, *Naissance du Mozambique*, 1984, 2 vol., Editions Pélissier, 78630 Orgeval), nous n'avions consacré qu'un ou deux chapitres (Vol. 2) à ce sujet et à cette période et encore en les abordant sous un angle (les révoltes africaines suscitées par les pressions portugaises) très différent de celui choisi par Manuel Carvalho. Ayant tout l'espace nécessaire, il développe: 1.<sup>o</sup>) les aspects apocalyptiques de la politique en Métropole; 2.<sup>o</sup>) son panorama financier et diplomatique misérable; 3.<sup>o</sup>) l'incroyable impréparation locale; 4.<sup>o</sup>) les erreurs, l'incapacité et la lâcheté de certains officiers supérieurs; 5.<sup>o</sup>) l'abandon criminel de leurs soldats devant les carences de l'intendance et des services sanitaires; 6.<sup>o</sup>) l'hostilité impitoyable du milieu physique; 7.<sup>o</sup>) la résistance impuissante mais généralisée des troupes agonisantes, face à une mission impériale bien au-dessus des forces des expéditions successives; 8.<sup>o</sup>) la conduite insensée des opérations militaires portugaises contre les Allemands. En un mot, l'A. dénonce facilement l'infériorité patente des Portugais par rapport à leurs Alliés britanniques et surtout devant un ennemi allemand, un seigneur de la guerre, qui les surclasse sur tous les plans, malgré la diminution et l'attrition de ses propres soldats disponibles.

En filigrane, se dessine une évidence: les victoires à la Mousinho de Albuquerque et consorts (*l'escol de Enes*) n'avaient pu être remportées que devant des indigènes mal armés et encore plus mal commandés. Mais elles étaient impossibles lorsque l'adversaire était européen et appliquait des tactiques modernes. Autrement dit, l'A. rejoint la plupart des historiens étrangers et va plus loin qu'eux: l'Afrique avait été conquise parce qu'elle n'avait pas les moyens et la volonté de résister les armes à la main. Tout le reste n'est que du folklore pour expositions coloniales à relents ultra-nationalistes.

Cela étant, il ne faudrait pas croire que l'A. est constamment en train de dénigrer tout le haut-commandement des expéditions. Certes, un Sousa Rosa est impardonnable à ses yeux, mais il réhabilite le rôle de Massano de Amorim en 1915 et même, dans une bien moindre mesure, celui du général Ferreira Gil en tant que tacticien (à ses débuts). Il admet que ses bêtes noires (les politiciens républicains à Lisbonne), en lui fixant des objectifs irréalistes (par exemple, l'occupation d'un maximum de territoires allemands, jusqu'à Mahenge, voire Tabora, à plus de 400 km au nord de la frontière du Rovuma), l'ont découragé. En sous-estimant l'obstination et les capacités de Von Lettow-Vorbeck, en ne tenant pas compte de la difficulté du terrain et du délabrement des troupes et en se laissant intoxiquer par la fausse victoire constituée par la réoccupation de Quionga (sans opposition!), Lisbonne vivait dans un délire permanent, tandis que ses soldats sur place perdaient toute valeur offensive. Dès lors, l'échec du premier franchissement de l'embouchure du Rovuma (1916), la poussée «miraculeuse» jusqu'à Nevala, puis la débâcle qui s'ensuit (1916-1917) et finalement l'écrasement à Negomano (1917), la prise en main des opérations au Mozambique par les Britanniques (qui n'empêchent pourtant pas la grave défaite de Namacurra en 1918), tout cela aboutit à discréditer et à démoraliser complètement le corps expéditionnaire portugais. Dès lors, les survivants sont devenus les spectateurs honteux des combats mineurs que se livrent Allemands et Britanniques sur le territoire d'une colonie censée être portugaise. L'humiliation est à son comble: les fils des héros de Chaimite ne sont donc bons qu'à mater des soulèvements d'Africains excédés.

Sur le plan purement technique, l'A. a travaillé comme un historien professionnel: digestion de la littérature à sa portée (surtout anglo-américaine – avec quelques lacunes – et portugaise): presque rien en allemand; dépouillement des pièces pertinentes dans trois archives, dont celle de Maputo; annotations copieuses (447 entrées). Mais là où il l'emporte sur tous ses prédécesseurs, c'est dans la connaissance directe du terrain. Journaliste, il s'est rendu sur place à Quionga, le long du Rovuma, à Palma, à Mocimboa da Praia, à Nevala (en Tanzanie actuelle), à Negomano et probablement dans d'autres localités mineures.

En 1973, nous avons tout juste passé un jour à Nangade dans une autre guerre, la coloniale, et à aucun moment nous n'avions eu l'occasion d'entendre les témoignages de quelques Africains ayant eu un contact personnel ou familial, avec les événements de 1914-1918. Lui a recueilli au moins sept dépositions orales!

Sur un seul point, nous avons une légère divergence d'appréciation avec l'A. Ce n'est pas uniquement l'Estado Novo et, avant lui, la Dictature militaire qui ont «rayé» des livres d'histoire nationale ces quatre années de malheurs, et de hontes. C'est toute la société portugaise lettrée qui a «balayé sous le tapis» cette «*Epopeia maldita*», pendant près d'un siècle. A commencer par les Républicains les plus engagés et acharnés qui, s'ils avaient été intellectuellement honnêtes, auraient pu incriminer leurs dirigeants de 1910 à 1926 et battre leur coulpe, soit en exil à l'étranger, soit dans le secret des cercles d'opposition restés au Portugal. Et que dire de ces dizaines de milliers de soldats qui de 1964 à 1974 se sont retrouvés, malgré eux, dans les garnisons du Cabo Delgado, du Niassa, de Zambézia et du Moçambique, sans même qu'on leur ait dit ou qu'ils se soient rendus compte que, cinquante ans plus tôt, près de 20.000 Portugais moribonds les avaient précédés. Ils avaient des excuses puisque rares étaient les témoignages qui avaient été imprimés. Mais de 1974 à 2004 (date de parution sous la plume d'un officier d'active d'un premier livre qui examine sérieusement certains aspects de la Grande Guerre au Mozambique) qui, dans la corporation des historiens universitaires, a vraiment décidé de mettre au jour ce qu'après quatre ans de travail un journaliste nous révèle finalement en 2015? L'héritage des mythes coloniaux dans la psyché nationale avait fait des ravages bien avant et après l'arrivée de Salazar au pouvoir. Ils étaient suffisamment soporifiques pour que les survivants de 1914-1918 réveillent le bon peuple avec leurs expériences intempestives lorsqu'ils prétendaient avoir vécu l'enfer dans les camps et les hôpitaux de la mort lente entre le Niassa, Negomano, Namacurra et la côte maléfique du Cabo Delgado.

Ce livre est salutaire, car inconsciemment il met le lecteur portugais face aux conséquences qu'entraîne l'abus des stupéfiants que leur livre gratuitement une certaine version de leur histoire coloniale. Cette «légende dorée» qui résiste et ne veut pas mourir, malgré les efforts d'une nouvelle génération de chercheurs lucides.

Tout autre dans ses objectifs est **Women, Migrations & the Cashew Economy in Southern Mozambique**<sup>16</sup>. Cette historienne américaine n'a jamais porté la colonisation portugaise tardive dans son cœur, et elle l'attaque brutalement là où elle était la plus critiquable: l'exploitation de la main-d'œuvre africaine, notamment au Sud-Mozambique. En bonne féministe, elle y ajoute un deuxième thème annexe, développé de main de maître dans ce livre: l'émigration des Africaines rurales à Lourenço Marques, arrivées pour travailler dans les usines de décorticage des noix de cajou, l'une des exportations majeures de l'économie du Mozambique colonial. C'est donc d'abord de l'histoire sociale fondée sur les souvenirs et les chants de trois générations de femmes exploitées par un entrepreneur (ismaélite, soit dit en passant). Mais c'est aussi une étude extrêmement développée et même pointilliste de l'économie rurale et urbaine centrée sur la culture et la transformation des fruits de l'anacardier au Sud-Mozambique. Ce serait donc une erreur de notre part que de limiter l'utilité de ce livre à une histoire axée sur le genre. C'est beaucoup plus. Notamment une mise en accusation des tares d'un système fondé sur la discrimination non seulement sociale mais raciale à Lourenço Marques, au temps où le modèle sud-africain imprégnait les mentalités des colons bien plus profondément qu'à Luanda. Ils vivaient sur une autre planète. Attaquée sans nuances au Centre et au Nord par les spécialistes américains de

<sup>16</sup> Penvenne, Jeanne Marie (2015), **Women, Migrations & the Cashew Economy in Southern Mozambique 1945-1975**, Woodbridge (Sussex), James Currey & Rochester (New York), Boydell & Brewer, p. XIV-281, photos noir et blanc, index.

la culture du coton, l'histoire de la colonisation portugaise au Mozambique prend des couleurs sombres dans les universités anglo-saxonnes. L'énumération des sources et des entrées de la bibliographie occupe plus de trente pages, ce qui fait du livre l'un des piliers les plus solides de l'historiographie sud-mozambicaine et en particulier de Maputo, à la fin du cycle colonial.

Dans un genre plus personnel (et plus léger à absorber) nous recommandons aussi la lecture de **Mozambique. Destins croisés d'une femme et d'un pays**<sup>17</sup>. C'est l'histoire d'une amitié entre une Suisse et une Mozambicaine, de l'ethnie chope, donc déplacée à Lourenço Marques. Elle est éduquée (catholique) dans les limites de l'époque et de la situation financière du père. Nationaliste, elle raconte sa fuite de la capitale dans un groupe de jeunes, son interception par les Sud-Africains, son incarcération par les Portugais, la réussite de la deuxième tentative qui la conduira dans les rangs du FRELIMO dont elle devient un membre privilégié, puis son long séjour en Suisse (1968-1974), sa rentrée à Dar es Salaam en 1974 où elle suit un entraînement militaire jusqu'à son retour à Maputo en mai 1975, puis à Beira. Son mari est nommé ministre de la Santé, elle devient l'une des dirigeantes de l'Organisation des femmes mozambicaines. L'indépendance lui a réussi, apparemment, Comme il en faut pour tous les goûts, on peut aussi consulter les souvenirs humoristiques d'un ancien officier de la Marine. **A viagem da corveta**<sup>18</sup>. L'A. raconte ses patrouilles le long de la côte, sa base principale étant à Beira où il participe au pseudo-blocus de la ville pour empêcher les communications maritimes avec la Rhodésie. Il visite aussi Ibo et son camp de détention de la PIDE et cherche à résoudre l'énigme du Caso «Angoche». Ce n'était pas un fervent défenseur de l'Estado Novo et la majorité des officiers de sa corvette appuyèrent le 25 avril, lui en premier.

Signalons aux lecteurs qui auraient voulu obtenir l'ouvrage d'Alice Dinerman<sup>19</sup> sur l'évolution politique (1975-1994) dans une petite partie de la province de Nampula, paru en 2006, que son éditeur vient de le réimprimer dans un format broché, mais avec un contenu identique. Sortir en huit ans deux éditions d'un ouvrage de science politique appliquée au Mozambique montre qu'il y a une demande plus vive que nous ne le pensions pour ce genre et ce pays. Comme nos commentaires sur le livre ont déjà été repris dans notre bibliographie récapitulative de 2015 (cf. René Pélissier, *Portugal-Afrique-Pacifique ... op.cit.* pp. 74-75), il n'y a pas lieu de les répéter ici. Nous ne savons pas si c'est l'apport documentaire du texte ou la polémique politique qu'il contient qui sont à l'origine de cet engouement remarquable pour un traité en anglais sur le Mozambique.

## Timor

On repart dans la violence sur une terre qui la cultive de siècle en siècle. **Three Centuries of Conflict in East Timor**<sup>20</sup> est un livre original dans la tapisserie des publications en anglais qui ont vu le jour depuis quelques décennies. Est-ce de l'ethnologie, de la sociologie, de la science politique, de la généalogie, de l'histoire militaire? C'est tout cela à la fois, mais l'A. cible un seul *reino* (chefferie) côtier au sud-ouest de Dili, qui offre la particularité d'avoir été tantôt pro-portugais, tantôt pro-néerlandais, et ce depuis les premiers contacts

<sup>17</sup> Montmollin, Danièle de & Mocumbi, Adelina (2015), **Mozambique. Destins croisés d'une femme et d'un pays**, Paris, L'Harmattan, p. 197, photos noir et blanc.

<sup>18</sup> Begonha, Manuel (2012), **A viagem da corveta. Uma década de episódios navais**, Lisboa, Edições Colibri, p. 118, photos noir et blanc et couleur.

<sup>19</sup> Dinerman, Alice (2014), **Revolution, Counter-Revolution and Revisionism in Postcolonial Africa. The case of Mozambique, 1975-1994**, London & New York, Routledge, pp. XXIV-394 p., index.

<sup>20</sup> Kammen, Douglas (2015), **Three Centuries of Conflict in East Timor**, New Brunswick (New Jersey) & London, Rutgers University Press, pp. XV-231, photos et illustrations noir et blanc, index.

avec les Européens jusqu'au milieu et même la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, reflétant bien les oscillations des tendances du moment des différents lignages prétendant au pouvoir. Eux, ce qui les intéressait, c'était de trouver l'accommodement le plus favorable avec le pouvoir proto-colonial qui prétendait gouverner dans l'île. A ce jeu de bascule, la Compagnie hollandaise des Indes orientales était le suzerain fantomatique le moins exigeant, jusqu'à ce que les Néerlandais acceptent de les abandonner et d'échanger cette «enclave» économiquement riche contre les prétentions portugaises sur les îles extérieures à Timor (notamment à Flores et dans le chapelet insulaire de Solor à Alor), plus 200.000 florins.

Il serait exagéré de dire que la transition entre le laisser-aller de Kupang et l'avidité des autorités de Dili s'effectua dans la paix et la douceur, mais on ne va pas non plus refaire ici l'historique des rébellions timoriennes anti-portugaises aux XIX-XX<sup>e</sup> siècles (cf. René Pélissier, *Timor en guerre*, 1996, Editions Pélissier, 78630 Orgeval, *passim*) et dresser le palmarès des têtes coupées, *reino par reino*. Ce qui est intéressant dans ce livre, c'est l'importance que l'A. accorde au rôle des grandes familles locales dans l'attitude du Maubara à l'égard de Dili et des administrations portugaise, japonaise, indonésienne, onusienne et timorienne, qui ont eu la haute main sur les moyens de pression militaires. La persistance de ces pouvoirs locaux, plus ou moins occultés dans les traités de science politique des politologues australiens, est l'un des points forts de Kammen qui nous inflige impitoyablement huit pages de tables généalogiques consacrées à sept lignages! A signaler qu'il a une bonne connaissance des sources et travaux en néerlandais, portugais et indonésien, ce qui n'est pas si fréquent. Dès lors, sa monographie perce le nuage de parfums provinciaux qu'exhalent la plupart des études récentes sur la justice, la reconstruction, la violation des droits de l'homme, la naissance de l'Etat indépendant, etc., et autres pièges pour candidats docteurs à la mode.